Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 9

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

61me ANNEE — N° 9 *Fondé par L. MONNET et H. RENOU.* **Samedi 3 mars 1923.**

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : *Suisse,* un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

VERS L'INDÉPENDANCE

A propos du « Sphinx bafoué ».

LE *Conteur* n'est pas un journal politique; le ciel d'ailleurs le préserve de mettre jamais les pieds dans pareil guêpier. Aussi bien ne s'occupera-t-il pas de la thèse défendue dans le *Sphinx bafoué* de M. Raymond Colrat. Mais il s'agit du mouvement d'émancipation de l'Egypte ; or tout Suisse, tout Vaudois, fils d'un pays libre, ne peut rester indifférent envers ceux qui, moins privilégiés que nous, luttent encore pour conquérir la liberté, le plus précieux de tous les biens. C'est pourquoi nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant ici, en le résumant, l'éloquent chapitre final de l'intéressant livre de M. Colrat, vibrante évocation des beaux jours de la libre Egypte.

* * *

O ! Sphinx que l'on bafoue, qu'attends-tu pour livrer à l'Egypte le secret de son destin ?

Dis-lui, toi qui as vécu les yeux ouverts sur les siècles fermés ce que te dicte ton expérience, ce que t'a appris le temps, ton complice, ce que t'ont révélé les siècles morts à tes pieds.

Et si tu ne parles pas de l'avenir, dis-nous, au moins, le motif de ton silence.

J'ai vécu près de toi et j'ai senti sur ma tête le souffle brûlant qui se lève de ta couche de sable d'or.

Je suis venu vers toi et j'ai contemplé pieusement ta face auguste de mutilé. J'ai tremblé devant ta sereine beauté que les ans n'ont pas effacée et que l'irrespect des hommes n'a pas pu détruire. J'ai écouté, près de toi, le souffle du matin qui glissait sur ta croupe allongée.

Je n'ai pas souillé de mes pieds impurs les rides de ton front et les plis de tes joues. Je n'ai pas attenté à ta divinité en violant l'intimité de ta face royale. Je t'ai contemplé de loin, de très loin et plus je m'éloignais de toi, plus ton regard me troublait et plus me séduisait ta majesté. La bassesse des foules disparaissait en ton immensité. Sur tes lèvres méprisantes, des hommes s'agitaient, comme des mensonges sur la bouche d'un dieu.

Le soleil implacable éclairait cette scène vulgaire. Il paraît ta beauté du plus noble fard. Et quand le soir venait, tu rougissais comme le jeune éphèbe, avant que l'initie la nuit voluptueuse.

Quand tu allais t'endormir dans ses bras immenses, des intrus violaient encore ta couche de sable.

Témoin formidable des excitations et des stupres, tu es resté impassible et quand le soleil complice de ta grandeur est venu t'auréoler de beauté et se jouer sur ta nuque puissante, tu as repris ton air implacable et ton impénétrable sourire...

Tu as vécu les siècles amers.

Jadis le Nil coulait à tes pieds. Il rafraîchissait les temples magnifiques que la terreur des hommes avait élevés à l'inclémence des dieux. Ces dieux ne sont plus et la terreur demeure. Lorsque tu promènes ton regard autour de toi, sur la plaine morne, tu ne vois plus que des tombeaux et tu sais depuis longtemps que l'humanité est faite de plus de larmes que de joies, de plus de morts que de vivants.

La mort n'est-ce point le but suprême ? Et ne serais-tu pas son image, toi qui symbolises l'immobilité et le silence ?

N'as-tu pas cherché, toi aussi, à t'ensevelir dans le sable changeant ? N'as-tu pas attiré vers toi les pans de ton immence linceul, pour te dérober à l'incertitude ?

Mais les hommes n'ont pas voulu que tu disparaisses. Quand, après de longs siècles d'oubli, tu allais t'endormir enfin et cacher ta douleur dans la terre silencieuse, ils ont crié vers toi, ils ont découvert ta beauté comme les rustres découvrent celle de la vierge farouche. Toi qui prétendais commander au destin, tu n'as même pas pu dormir en silence et, alors que tout meurt, que tout se transforme, tu as été condamné à l'immuabilité et à la vie éternelle.

Mais dis-moi si les peuples peuvent mourir ?

Puis ce furent au cours des siècles des insultes et des viols sans fin.

Tous les conquérants troublèrent ta méditation et souillèrent ton repos, tous les envahisseurs dormirent dans ta couche. Un jour des tentes blanchirent le désert. Des guerriers valeureux grouillaient parmi elles. Un jeune homme qu'éclairait la lueur du génie s'est approché de toi. Tandis que dormait l'armée, que râlaient les blessés et que disparaissaient les morts dans l'infini, peut-être lui as-tu parlé... Et peut-être aussi a-t-il murmuré près de toi les mots d'angoisse évocateurs des doutes éternels.

C'était Bonaparte !

Plus tard tu vis un autre de ces étrangers. Il arrivait des contrées sauvages épris de vérité et désireux de savoir. Il avait pénétré les secrets des forêts obscures et bravé les pestilences des marais immenses. C'était un frère du premier, c'était un fils de ceux qui ne se sont pas approché de tes temples pour les violer, mais qui se sont laissé séduire par ta troublante beauté et ont voulu chercher dans l'histoire de jadis les raisons de ton silence prolongé.

C'était Marchand !

Alors un fils de l'Egypte s'avança vers toi. Il était beau, il était jeune, il était généreux. Il voulait savoir de toi ce qu'allait devenir son pays et si, toi qui connaissais l'infini, tu connaissais aussi la liberté. Il s'est incliné devant toi, il a cherché à t'arracher ton secret, il t'a imploré; mais en vain. Ton majestueux silence n'a pas impressionné ce cœur généreux. Et, parce que tu ne parlais point, il a voulu lui-même dicter son devoir au destin. L'Egypte a entendu de sa bouche juvénile des paroles d'espérance et de foi. Elle s'est réveillée avant que tu sortisses de ton sommeil et, tout autour de toi, se sont élevées les clameurs insolentes d'un peuple avide d'indépendance qui jetait à l'envahisseur son mépris et au monde ses espoirs.

C'était Mustapha Kamel !

Et maintenant tu considères d'un œil implacable les voleurs de peuples qui s'agitent à tes pieds. Tu connais leur race, tu sais leurs désirs, tu es le témoin muet de leur sordide avidité.

Ah ! Ces intrus n'ont pas essayé de te comprendre ! Que leur importe le passé glorieux des peuples et les énigmes grandioses de l'avenir ? Que leur font ta noblesse et ta sérénité, symboles attrayants du doute sacré. Ils veulent posséder le Nil, mais sans chercher les clés de son cœur.

Ce n'est plus une union, c'est un viol. Ce n'est plus de la passion, c'est du crime.

Dis-nous donc, ô ! Grand Sphinx, le secret des destinées de l'Egypte. Sors de ton silence et resplendis dans ta gloire. Explique-nous le sens de ton regard hautain et le motif de ton sourire désabusé. Dis-nous si c'est la douleur ou si c'est le mépris qui plissent tes lèvres amères.

Et dis-nous aussi si tes fils doivent continuer à souffrir et si, longtemps encore, ta fière silhouette continuera à s'élever au-dessus des champs de servitude et de la Vallée de larmes.

Parle et l'Egypte t'obéira.

Car le seul roi, c'est toi ! *R. Colrat.*

LO VILHIO DÉVESA

LA POMMARDA

Patois d'Ollon.

CLIODO l'avai inveinta na pommârda pô fére recrâitre lou pai et sailli la barba. Et faillai l'oûre, quand la bragâve à tui clieu que reincontrâvé ! L'ein avai preu fauta po lhi-mimo : l'avai on dzénao su la tîta, mâ sa fenna, à cein que desai, le trovâve plhie bi dinse.

Adon, sta pommârda l'avai on venin de la metzance, et faillai bein se vouarda de l'eimplèyi mau l'à propou.

— Ouai, que desai le Cliodo, mon sa de militéro l'étai quemein on âo, po cein que ma fenna avai ublia de le boueta dein le pâivro. Houai, faut le vère ; l'é frottâ dou iâdzo et l'è plhie garni dé pai que quand ié passâ l'écoûla. Et la vilhie mâlla dé mon père-grand, queverta de pî de vé, vo pouaidé veni vére se né pas quemein la tîta de Samson.

Le Cliodo restâve tot amon de Crêt, et se mouesâve bin que nion ne se dérandzéri pô contrôla sé dzanlies. Tot parai, quand l'a contâ que sa serveinta s'étai trompâïe de potet ein netteyeint la couesène, et que la cassa, le coquemar, lou pot et tant qu'au mandze de la porta de l'hoto étaivon quevert de pai, tui lou dzeins se son fotu à riré, et nion n'a volhiu le craire. Mâ Cliodo, sein sé démontâ :

— T'enlévai se ne vô dé pa la pura veretâ. Et pô vo montrâ que né pas pouaire, vo z'invité tui à veni medzi la sepa : gadze veint étius contre on pere blet que vo l'ai trovéri di pai !

L'onclic Féli.

L'ASIE EN SUISSE ROMANDE

Le culte du dieu Thé -- Ste-Théière et St-Biscuit

QUE si nos bisaïeules, par aventure et par enchantement, revenaient soudain sur cette terre de taxis, de trams et autres machines à écraser, j'imagine qu'une des choses dont elles paraîtraient le plus étonnées, c'est le règne tyrannique du thé.

— Peut-on, diraient-elles, boire autant de tisane. Etes-vous donc perpétuellement enrhumé, ou souffrez-vous de continuelles migraines.

Un estomac qui travaille trop menace le cœur. Les personnes agées ne devraient plus prendre que des aliments légers et très substantiels. Ils les trouveront dans le CACAO — TOBLER - en paquets plombés. 100 gr. (1/5 de livre) leur offrent l'équivalent de deux œufs ou de 2/5 de livre de viande, et ne **coûtent plus, depuis le dernier rabais, que 25 centimes.**